

LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M^{me} ALPHONSINE MASSON (8^e partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (8^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Cet été exceptionnel et admirable semble devoir se prolonger jusque dans la saison de l'automne; le soleil brille à la fin de septembre aussi clair et aussi chaud presque qu'au mois de juin, et il n'a encore plu que juste assez pour favoriser les biens de la terre et redonner un nouvel éclat à la verdure; cette année prospère et féconde n'a pas été moins bonne pour les artistes et les industriels que pour les propriétaires, car toute prospérité vient de la terre, et quand les récoltes sont bonnes tout le monde s'en ressent, les villes comme les campagnes, les riches comme les pauvres; les uns donnent alors un plein essor à leur luxe; les autres ajoutent un peu de superflu à leurs habitudes parcimonieuses; tous ont une influence sur le travail général.

La plus charmante forme du superflu pour les femmes, c'est le luxe de leurs enfants; quelle joie de voir ces petits anges élégants comme des petits princes, de voir briller leurs grâces naïves dans un cadre de soie, de dentelle, de plumes et de velours! Comme ils portent bien tout cela, avec quel sans façon, avec quel suprême dédain! Tous les enfants ont une élégance supérieure, qui naît de l'ignorance de la valeur des choses.

Madame Pauline Royer est toujours la providence des mères qui veulent voir leurs enfants vêtus de la façon la plus distinguée et la plus nouvelle; elle crée des formes et invente des ornements avec une inépuisable imagination, qui lui permet, — chose rare, — d'habiller également bien les enfants, soit qu'on les veuille luxueux ou modestes. Ses ateliers de broderie et de confection occupent des ouvrières spéciales qui n'exécutent que des modèles propres à ce petit monde

si varié et si changeant. Dans la maison Pauline Royer chaque âge a ses formes et ses étoffes, et l'on est bien sûr de n'y jamais voir employer les mêmes éléments pour une petite fille de cinq ans et une jeune fille de quatorze; de là l'harmonie parfaite de tous ses costumes avec ceux qui les portent; de là sans doute une des causes de la grande réputation de cette maison. En cette saison intermédiaire, madame Pauline Royer fait pour petites filles des robes de popeline de tons clairs, sur lesquelles elle pose des quilles de petits lacets de deux couleurs différentes formant quadrilles; ainsi elle vient d'en faire deux pour les petites filles de madame la comtesse Sekernoff, qui sont âgées de cinq et sept ans. La même popeline, gris poussière à petites raies satinées, avait servi pour les deux robes; sur celle de l'aînée les quilles étaient formées avec du lacet bleu large d'un centimètre, au milieu duquel était posé un mince lacet noir. Les quilles de la plus jeune étaient d'un lacet rouge vif avec un lacet noir, aussi au milieu du lacet rouge. Le corsage de ces petites robes est demi-décolleté et reproduit le dessin des quilles sur un plastron posé devant; une sorte de coquille formée par les lacets descend de chaque côté du corsage, et cache les petites poches; les manches sont demi-courtes et surmontées d'un jockey qui fait châle derrière.

Cette jolie toilette se complète avec une chemisette de batiste ou de mousseline, montante et plissée à plis creux, un pantalon court à broderies plates, des bottines d'étoffe pareille à la robe, et un chapeau de feutre gris, dont la forme rappelle celle des chapeaux *Forarina*, qui ont tant de succès en ce moment; le chapeau est orné dessus d'une belle plume frisée, et dessous de choux de blonde blanche et de nœuds de velours rouge ou bleu.

Les petits garçons ne sont pas moins bien partagés que leurs sœurs, madame Pauline Royer vient de leur composer un costume canotier qui convient admirablement à leurs grâces un peu turbulentes: la petite jupe, assez ample et rappelant la forme des *cotillons* des vrais matelots, est faite en une popeline tout laine à carreaux noirs et blancs ou bruns et blancs; elle paraît ouverte des deux côtés et s'attache par des pattes se fermant avec un gros bouton d'acier uni et bordées d'un lacet rouge; les pattes continuent sur le corsage

en montant vers le cou; les manches sont larges, longues, terminées par un haut revers coupé, où sont reproduites les mêmes pattes à boutons d'acier. Ce costume se complète par de la lingerie plate, des bottines de cuir verni, un petit chapeau marin, où flotte un long et mince velours rouge. Si l'enfant a l'habitude d'être peu couvert, qu'on fasse son corsage demi-décolleté, et qu'on lui mette des chaussettes écossaises à carreaux au lieu de bas, il devient ravissant. Ce costume a tant de simplicité et d'originalité à la fois, qu'il a été immédiatement accepté par toutes les femmes de l'aristocratie anglaise; et l'on sait qu'elles ont à un haut degré le sentiment de ce qui convient aux enfants. En ce moment madame Pauline Royer le reproduit une douzaine de fois en le faisant accompagner de ses bonnes et chaudes vestes-vareuses qu'elle fait si bien, et va les expédier dans trois châteaux de l'Écosse, où ils iront parer ces beaux enfants roses et blonds dont la Grande-Bretagne a presque le privilège.

Madame Colas vient d'imaginer de charmants bonnets pour cette saison de transition où il n'est souvent pas prudent de rester, surtout le soir, la tête nue. Ce sont des bonnets tout en crêpe et petite blonde d'une simplicité extrêmement gracieuse; une ruche plate à la vieille bordée de petite blonde est posée sur le sommet du front et va s'épanouir en touffes fraîches et vaporeuses le long des joues. Le fond du bonnet est formé par une large étoile de blonde blanche; les bords de crêpe, longues et flottantes, sont également bordées d'une blonde; on ne peut rien imaginer de plus doux au visage; en rose, en bleu de Chine, en mauve, ces nouveaux bonnets sont d'un délicieux effet. Madame Colas est très-habile dans l'emploi qu'elle fait des dentelles noires pour coiffures. Ses coiffures, ornées de boutons d'or, de lilas d'or (excusez cette catachrèse), ont un éclat très-riche; les bonnets faits avec les mêmes éléments où les fleurs sont habilement mêlées à de la dentelle, de la blonde blanche et des rubans, plaisent beaucoup aux femmes dont le visage a un peu besoin d'être accompagné. Ces bonnets, exécutés avec des rubans mauves et des grappes d'acacia mauve et blanc, ont une distinction remarquable; c'est du reste une des qualités de madame Colas de savoir parfaitement coiffer toute femme à l'air de son visage; la variété de ses modèles est presque innombrable, car il lui arrive chaque jour de modifier une forme afin de l'adapter à la physionomie de quelque nouvelle cliente. Cette faculté lui a attiré la préférence de beaucoup de femmes élégantes qui portent des bonnets l'été chez elles à la campagne, de sorte que les inventions en ce genre sont encore plus nombreuses chez elle en cette saison qu'en aucune autre. Ses petits bonnets du matin en mousseline de couleur, ornés de choux, de rubans et de petit tulle, sont maintenant adoptés par les plus simples comme par les plus riches maîtresses de maison; cette adoption est un grand succès pour la maison Colas, car il constate une supériorité réelle à l'aide

de laquelle elle a pu faire accepter les bonnets de mousseline de couleur, qui, avant ses nouvelles formes, n'avaient pas été bien accueillis.

Au moment où le serein des premières soirées fraîches et peut-être même le souffle aigu du vent d'automne vont se faire sentir, il est bon de recommander à nos lectrices quelques soins hygiéniques que la saison exige absolument, sous peine de voir s'altérer le velouté et la fraîcheur de leur peau; l'amandine Faguer est le meilleur des cosmétiques de toilette pour les soins de la peau; il fait mieux que guérir, il prévient et conserve; son usage, devenu général, atteste vingt années de succès, et n'a pas besoin de commentaire; du reste, la maison Faguer est une de celles dont les produits sont aussi favorables à la santé qu'à la beauté; on n'y rencontre pas de ces cosmétiques dangereux qui font souvent payer un éclat passager par des accidents de santé très-graves; il faut que les femmes le sachent: il s'emploie dans certaines parfumeries beaucoup de substances délétères, du blanc de plomb, de l'acide pyroligneux et jusqu'à du sublimé corrosif; il faut choisir avec soin son parfumeur, et on n'a de complète sécurité qu'en s'adressant à des parfumeurs qui, comme Faguer, possèdent des connaissances pharmaceutiques très-étendues, qui lui permettent de distinguer les ingrédients favorables à l'hygiène de ceux qui auraient un effet nuisible sur la santé. Ses caves à odeurs sont confectionnées avec un soin extrême; son *acétine*, si rafraîchissante, est une eau excellente employée tous les jours pour la toilette; sa *lotion à la fraise* est un adoucissant puissant qui rend à la peau toute sa souplesse et toute sa fraîcheur, quand elle est altérée par le grand air ou les fatigues; tous les produits de cette maison peuvent être recommandés comme exceptionnellement purs, et nous avons vu avec plaisir un grand nombre de nos lectrices leur rendre la justice qui leur est due.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas à trois volants, sur lesquels sont posés des ifs de volants en taffetas pensée; corsage plat à taille ronde avec une berthe carrée, couverte des mêmes ifs; manches à bouillons près de l'épaule, le bas large, orné d'ifs de taffetas pensée; coiffure de dentelle de Bruxelles, avec chrysanthèmes jaunes; col et manches de dentelle; gants de chevreau; bottines de satin noir.

Seconde toilette. — Robe de taffetas camaïeu blanc, noir et bois, à deux jupes; burnous de peluche pointillée, bordé de taffetas marron; chapeau blanc, couvert d'une résille verte et noire, dont le bord retombe devant, orné dessous d'orchidées rosées; manches de dessous en mousseline brodée à pois; gants de chevreau; bottines de satin français marron.

MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX
ET LAYETTES.**Madame Payan**, 43, rue Vivienne.

FLEURS ARTIFICIELLES.

MM. A. Guersant et C^{ie}, 8, rue de Choiseul.

ROBES ET MANTEAUX DE COUR.

Maison Fauvet, 4, rue Ménars.NÉCESSAIRES, ÉBÉNISTERIE DE FANTAISIE,
BOIS SCULPTÉS.**Audot**, 4, rue Neuve-Montmorency-Feydeau.

DENTELLES.

Madame Violard, 4, rue Choiseul.

BIJOUX EN CHEVEUX.

M. Lemonnier, 40, boulevard des Italiens, passage
de l'Opéra.ROBES BRODÉES, CONFECTION DE MANTEAUX,
MANTELETS.**Madame Couchonnal**, 79, rue Richelieu.

CORSETS JOSSELIN.

Madame Josselin, à Paris, 27, rue Louis-le-Grand;
à Londres, 47, Davies-street, Berkely square.**LOUISE.**

(SUITE.)

LOUISE A ALBERT.

Vos consolations, monsieur, me sont précieuses, croyez-le. Les quelques lignes de votre lettre, tout en gardant un laconisme plein de convenance, m'ont laissé deviner ce que votre bon cœur, bien mieux qu'elles, me voulait dire.

Recevez, monsieur le comte, l'assurance de tous mes sentiments d'affectueuse estime.

LOUISE D'ESCARS.

FRANTZ A LOUISE.

En apprenant la mort du vicomte d'Escars, chère Louise, j'étais loin de m'attendre à cette nouvelle complication de votre destinée. J'en suis profondément affligé. Je sens dans quelle pénible situation elle vous plonge.

Qu'allez-vous faire, mon enfant?... Je vous fais une demande dont je sais à l'avance la réponse : vous resterez veuve. Certes, il est loin de ma pensée de vous

parler sérieusement de mariage. Mais songez bien à quelle tâche vous vous condamnez. L'atteindrez-vous?... Vous avez vingt et un ans, par conséquent vous êtes jeune, j'ajoute belle, distinguée; garderez-vous à tout jamais cet état de négation absolue? Vous enfermerez-vous dans le cercle étroit de l'éducation de votre fils?...

Je ne puis penser à Albert sans m'imaginer son désespoir quand il saura votre intention de rester veuve? Sans nul doute, il pensera que si vous l'aimez encore vous ne maintiendrez pas cette résolution. J'avoue, chère Louise, que je suis un peu de son avis. Je suis homme, ce qui signifie égoïste. Et d'ailleurs l'égoïsme est une des vertus de l'amour. Je penserais absolument comme lui, et le temps du veuvage écoulé, je me mettrais sur les rangs. Certes, oui! je m'y remettrais! S'il n'existait, ce cher Albert, je vous disputerais, gauchement peut-être, mais à coup sûr vaillamment à tous vos prétendants!... Pardon, chère Louise, c'est un rayon dans votre nuit sombre, c'est l'expression d'un cœur tourmenté, malheureux du parti que vous allez prendre... Vous n'avez peut-être pas suffisamment réfléchi.

Vous vous plaignez de la froideur d'Albert, chère Louise, et vous voulez le repousser à jamais. Toutes les femmes sont les mêmes : elles nous imposent des choses impossibles; et quand nous leur obéissons, elles disent que nous ne les aimons plus. Comment faire cependant?... Cela est incontestable, dès qu'Albert vous rappellera le passé, vous le trouverez audacieux, impertinent peut-être... Vous viendrez me dire qu'il oublie toutes les convenances, le respect qu'il vous doit; vous jetterez sa lettre au feu et croirez votre dignité vengée! Cet arrêt sera tout simplement injuste. Vous n'ignorez pas, et vous en êtes heureuse intérieurement, vous n'ignorez pas, dis-je, l'amour sérieux et profond qu'Albert vous a gardé malgré l'absence : — vous étiez perdue pour lui sans retour. La mort de M. d'Escars ne fera pas changer ses sentiments, elle ne peut que les rendre plus vifs, plus ardents, car pour lui l'obstacle est brisé, détruit, il le croit du moins; vous seule le pouvez reconstituer sur de nouvelles bases. Le ferez-vous? Telle est mon éternelle question.

Adieu, chère Louise, n'agissez pas trop vite, de peur de prendre un parti dont vous pourriez vous repentir. Le sentiment d'amour maternel qui vous inspire est digne d'éloges, je le sais, mais je pourrais, à bon droit aussi, vous dire : — Vous sacrifiez l'innocent à de vaines terreurs que rien n'a justifiées.

ALBERT A LOUISE.

Pour la première fois, madame, après deux années d'une séparation toute remplie des tristesses de l'absence et du désespoir, il m'est enfin donné d'arriver jusqu'à vous!... Je suis à vos genoux, madame, comme le plus humble de vos esclaves, ne détournez pas vos regards, et pardonnez-moi mon audace, si vous trouvez que j'arrive trop tôt. Mais non, une minute ne

devait pas s'écouler sans que vous trouvassiez, au contraire, à vos pieds, l'hommage de mon cœur et de ma foi ! Ne suis-je plus cet homme que vous avez aimé ? cet homme qui a fait de vous l'objet de son culte le plus cher ? Mon adoration, bien que sans but, sans espérance, en fut-elle moins vive, moins passionnée ? Non, votre souvenir débordait en moi, mon âme n'était pas assez vaste pour le contenir, quelque chose de vous était partout autour de moi, vous m'environniez comme un cortège de grâces et de séductions. A des distances que la raison nie, je respirais le doux parfum de vos beaux cheveux, je retrouvais dans l'air le souffle de votre haleine et les battements de votre cœur ; enfin, vous avez à ma vie donné tant de la vôtre, à votre insu, madame, que sans elle, je vous l'affirme, je serais aujourd'hui rejeté dans le néant.

Eh bien, cette œuvre de secours et de charité que vous avez laissé s'accomplir, quand vous êtes redevenue libre la méconnaîtrez-vous ? Ce silence cruel que vous avez gardé pendant si longtemps envers moi, qui oserait aujourd'hui vous l'imposer ? Une seule personne au monde le pourrait, mais je crois vous faire un outrage ; vous vous souvenez de vos paroles, de vos regrets, de l'amour qui remplissait votre cœur quand le sort nous sépara si fatalement ! Louise, l'avez-vous oublié ?...

De votre réponse dépend ma vie, madame, elle est à vous, je la mets à vos pieds.

Adieu, j'ai la fièvre, le doute et l'espérance me la donnent et me la guérissent tour à tour. Encore adieu, madame, je suis malheureux !...

LOUISE A ALBERT.

« Je suis malheureux, » dites-vous : ce dernier mot de votre lettre, monsieur, fait taire toutes mes susceptibilités, il vous ouvre mon cœur. Vous doutez et vous espérez à la fois : vous avez tort dans les deux cas. De qui doutez-vous ? De moi ? Vous le dites vous-même, cela est une offense. Seulement, vous confondez les temps. Quand je vous aimais, monsieur, j'étais libre, nul devoir ne pesait sur ma conscience, je pouvais donner l'essor à mes idées, à mes sentiments, ils n'atteignaient que moi, qu'ils fussent bons ou mauvais, et je me hâte de dire qu'ils étaient au moins sincères de mon côté, et vous voulez bien m'affirmer qu'il en était ainsi du vôtre. Mais ce que vous oubliez complètement, monsieur, c'est mon mariage ; c'est la promesse solennelle, inviolable, faite à mon mari, à son lit de mort ; c'est mon fils arraché de mes bras et livré à sa famille paternelle, famille qui m'est antipathique, odieuse par ses idées d'un autre temps. Vous oubliez aussi les regrets que je dois au père de mon enfant.

Vous espérez ? Qu'espérez-vous ? Je n'ose l'écrire. Ma vie est désormais fermée au bonheur, monsieur, tout m'est enlevé, même l'espérance de jours meilleurs... Jamais je ne commettrai volontairement ce que je considère comme une faute. Croyez-le, c'est un au-

tre langage que je vous eusse tenu, si Dieu ne m'eût pas jugée digne d'être mère. Ainsi, monsieur, je suis plus touchée que vous ne le pensez de votre généreuse affection.

LOUISE D'ESCARS.

LOUISE A FRANTZ.

Il est impossible d'être plus accablée que je le suis en ce moment, cher Frantz, et par vous, et par lui !... Vous n'imaginez rien de plus simple que de me donner tort.

A vous entendre, je ne pourrai jamais atteindre mon but, quoiqu'au fond vous m'en croyiez capable. Vous prétendez qu'il est impossible qu'Albert m'ait oubliée, et aussi mes promesses d'autrefois. Vous avez tellement raison sous ce rapport, que j'en suis désespérée ! Hélas ! il n'est que trop vrai, il m'aime toujours ! Et ma destinée est telle que c'est à moi qu'il devra le malheur de sa vie ! Je l'aime, et je dois le repousser, je dois feindre d'avoir oublié des jours qui furent les seuls heureux que j'aie comptés ; sa douleur déchire mon âme, et cependant, cher Frantz, je suis en proie à deux amours aussi ardents, aussi forts, aussi jaloux l'un que l'autre. Si je plains Albert, si mon cœur s'attendrit sur son sort, et qu'alors j'entende la voix de Paul, aussitôt je vole vers lui, je le vois arraché de mes bras, gardé loin de sa mère, l'oubliant comme un être incapable ou funeste, je le prends dans mes bras, je le couvre de baisers et de larmes, je lui rends en caresses passionnées tout ce que ma pensée lui avait un moment enlevé, dans le souvenir d'un autre amour sous lequel la raison succombe tant il est suprême et irrésistible !

J'ai écrit à Albert. Ce que je lui ai dit est spécieux, je le sens ; il peut me réfuter facilement. Que ne puis-je, quelques instants seulement, lui faire entrer dans le cœur cet amour maternel qui me domine si impérativement ! Il me comprendrait et arriverait peut-être à avoir pitié de moi, pauvre créature jetée sur la terre comme un jouet de la volonté humaine. Le fort écrasant le faible, mon âge seul a fait mon malheur ! Soumise aux volontés d'une mère, et maintenant à celle d'un époux, ce qui révolte ma raison, mon cœur me l'impose. Je suis sans force contre l'idée de confier Paul à une autre direction que la mienne, est-ce orgueil ? Je ne sais... mais il me semble que je déserterais mon devoir, si je changeais de manière de penser. Après tout, qui oserait me blâmer de mon dévouement à mon fils ? J'ai bien le droit de choisir mon martyr ! Et l'un et l'autre jetés dans la balance, incontestablement l'amour maternel emporterait l'amour !...

Vous pouvez juger de mes perplexités, Frantz, elles sont de toutes les heures. D'où vient donc ce sentiment que je ne puis chasser de mon âme ? L'instant que je croyais celui de ma délivrance est, au contraire, celui d'une rechute plus profonde... et sur mes joues coulent

lentement mes larmes, silencieuses expressions d'une désespérance sans terme... Adieu, mon ami, répondez-moi. Je termine ma lettre par le mot qui la commence, je suis désespérée!

ALBERT A LOUISE.

Est-ce vous, est-ce bien vous, madame, qui avez écrit cette lettre signée de votre nom? Je n'y veux pas croire, non, je n'y crois pas!... Par quelle amère dérision me parlez-vous d'un mot qui m'ouvre votre cœur, et doit m'y laisser lire, si vous me le fermez de façon que rien ne s'en échappe, et qu'au lieu du repos et du bonheur que je cherchais, je ne trouve qu'un abîme sombre, à la surface duquel je ne vois qu'un mensonge? Tenez, madame, quoi qu'il en coûte à mon orgueil, il me faut bien vous le dire : — En vous aimant, je me suis trompé! Pauvre fou! tu as donné chaque heure, chaque minute de ta vie, chaque pulsation de ton cœur, à un être chimérique, tu as cru à la probité de la parole jurée, tu as cru à la constance de la pensée, tu as cru que Dieu, te prenant en pitié, faisait libre cette femme, tu as cru, dis-je, les obstacles aplanis, surmontés, et que le droit du premier occupant était reconquis! La mort elle-même abaissait les barrières, qu'avais-tu donc à craindre? Rien, qui oserait donc me la disputer encore? me disais-je. Oh! c'est à briser sa plume en vous écrivant, c'est à douter de tout! de Dieu, de vous, car vous m'avez indignement trompé, madame, vous ne m'aimez pas! vous ne m'avez jamais aimé!... En vain vous voulez me donner le change avec un amour maternel que vous vous créez, que vous inventez plus fort, plus grand qu'un monde, pour excuser votre parjure; mais cela est faux. Qui donc a jamais pu se vanter d'avoir vaincu l'amour? Les plus grands génies mêmes n'ont pu le braver, et vous avez la prétention, vous, madame, d'être plus vaillante et plus invulnérable que l'humanité tout entière asservie à ce pouvoir?... Mais n'y comptez pas, je ne vous laisserai pas cette gloire, elle est empruntée, vous n'aimez pas, tel est le secret de votre force!

En vérité, madame, il me prend envie de me précipiter dans les flots, puisque vous aimez tant les gens quand ils sont morts; peut-être alors m'aimeriez-vous!

Que vous ai-je fait pour mettre ainsi volontairement, froidement, le comble à mon malheur?... Il fallait me dire que vous vouliez une victime, vous auriez eu du moins le bénéfice de la sincérité. Vous daignez me dire, madame, que vous m'eussiez tenu un autre langage si Dieu ne vous avait pas jugée digne d'être mère. Qu'a de commun votre maternité avec l'amour que vous m'avez juré? Ne sont-ce pas deux sentiments bien distincts?... Et l'un d'habitude tue-t-il l'autre? Vous avez beau dire, madame, le cœur est assez large pour comporter ces deux amours-là, et je ne sache pas que ce que je donnerai d'affection à mon fils altère ou détruise l'amour que je porterai à sa mère...

Louise, êtes-vous donc sans pitié?

ALBERT A FRANTZ.

Ma lettre est partie. Qu'ai-je fait, grand Dieu! Je suis fou! Comment ai-je pu la laisser partir aussi? Est-ce que mon cœur ne m'avertissait pas que j'allais trop loin, que je lui disais des choses dures, que j'étais à mon tour sans pitié, car j'ai beau faire, en dépit de sa froideur, je l'aime, je l'aime plus encore peut-être! Oh! mon cher Frantz, dans quel désordre est mon esprit, mon âme est bouleversée!... Je ne sais comment retrouver le fil de mes idées; mais, voyez-vous, je suis si malheureux! Elle ne m'aime pas, oh! sans doute elle ne m'aime plus!... Auriez-vous pu le croire?... Non, cent fois non, n'est-ce pas? Il m'eût semblé plus probable que la voûte des cieux s'abîmât sur ma tête que de voir Louise indifférente! Car je ne puis croire à la raison qu'elle me donne, raison spécieuse s'il en fut! Est-ce que je l'empêche d'aimer son enfant, moi? Est-ce qu'elle-même cessera de l'aimer parce qu'il sera dans la famille de son mari? Écrivez-lui, cher Frantz, et tâchez de redresser ses idées à ce sujet; votre influence sur elle est irrésistible; gagnez ma cause, elle est sainte, elle est sacrée. Pour qu'elle soit ma femme, je subirai toutes les épreuves qu'elle voudra encore m'imposer; mais, par pitié, qu'elle ne me rejette pas loin d'elle comme un vil jouet dont on ne veut plus! Évidemment elle présume trop de ses forces. Est-ce qu'il est possible de vivre, à l'âge de vingt et un ans, dans cette claustration à laquelle inconsidérément elle se condamne?... Mais son fils, pour elle, serait la cause de rigueurs que la nature réprouve. Tout vous fait un devoir, cher Frantz, de l'éclairer, de détourner ses idées d'un projet désastreux pour elle, mortel pour moi...

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

ALAMONTADE.

(SUITE.)

XV.

Madame Bertollon, au contraire, me laissait voir chaque jour davantage les nobles sentiments dont elle était animée. Elle ne vivait que pour la vertu, et la pratiquait avec un zèle religieux.

Je lui tenais compagnie à table; jamais la conversation ne se ralentissait. Je passais avec elle les longues soirées d'hiver; je lui donnais des leçons de harpe; je l'accompagnais en jouant pendant qu'elle chantait. Elle chantait mes poésies. Elle avait une très-belle voix; elle était ravissante, et sa société eût été dangereuse pour moi, si mon cœur n'avait pas appartenu à Clémentine.

Quand je parlais d'elle avec enthousiasme à Bertol-

lon, il se mettait à rire. Quand je lui reprochais d'abandonner une personne aussi aimable, il me répondait : « Nous n'avons pas le même goût ; laisse à chacun le sien. Veux-tu donc, cher despote, mettre toutes les têtes et tous les cœurs dans le moule de ta tête et de ton cœur ? Je sais que ma femme ne perd rien à ne pas me voir. Elle n'est nullement malheureuse parce que je me conduis avec elle comme c'est la mode dans les mariages du grand monde. Elle le savait d'avance. Si tu te plais dans sa société, j'en suis bien aise. Je suis heureux encore qu'elle prenne plaisir à ta conversation. Tu vois, vertueux Colas, que je suis aussi capable de grands sacrifices, car je te laisse à elle, quand souvent je désirerais le plus vivement t'avoir auprès de moi. »

Mes études étaient terminées. Je reçus le titre de docteur en droit et l'autorisation de plaider comme avocat devant les tribunaux du royaume. Mes occupations, devenues à ce moment plus nombreuses, rendirent mes visites chez madame Bertollon plus rares. Mais elle me recevait alors avec plus d'empressement, et moi-même je sentis plus vivement combien elle m'était chère. Nous ne nous avouions pas combien nous étions devenus nécessaires l'un à l'autre ; mais les manières de chacun de nous trahissaient ses sentiments.

Quelquefois elle paraissait triste et devenait tout à coup plus aimable et plus expansive ; quelquefois elle me recevait avec froideur et réserve, puis revenait avec une tendresse de sœur me consoler de mes peines. Je ne comprenais rien à cette inégalité d'humeur, et je cherchais en vain à en découvrir l'origine. Cependant je ne pouvais pas ne point remarquer qu'elle n'avait pas la même tranquillité et la même égalité d'humeur qu'auparavant. Je lui trouvais souvent les yeux rouges de larmes. Elle parlait quelquefois avec une exaltation extraordinaire de la solitude du cloître. Elle se retirait de plus en plus du monde ; une douleur concentrée rongait dans sa fleur sa jeune existence.

Ces observations m'attristaient aussi. Je m'efforçais souvent en vain de la distraire. Le morne abattement de son regard, la pâleur soudaine de ses joues, son muet silence, ses efforts pour me cacher sous une gaieté factice le mal dont son cœur était déchiré, mélaient à mon amitié toute l'ardeur de la compassion la plus tendre. Que j'aurais volontiers donné ma vie pour lui procurer des jours plus heureux !

Un soir qu'elle chantait et que je l'accompagnais, un torrent de larmes brisa tout à coup sa voix. Je quittai aussitôt ma harpe ; mais elle s'était levée et voulait fuir dans son cabinet pour ne pas me laisser voir sa douleur.

Que de charmes n'ajoute pas à la jeunesse, à la beauté et à l'innocence une douleur muette ? Je pris sa main et elle la retira.

« Non, s'écria-t-elle, laissez-moi ! »

— Mais je ne peux pas vous laisser ainsi. Restez. Ne puis-je pas être témoin de votre chagrin ? Ne suis-

je pas votre ami ? Ne m'avez-vous pas vous-même appelé ainsi ? Et ce nom ne me donne-t-il pas le droit de vous interroger sur des peines que vous chercheriez en vain à me cacher ?

— Laissez-moi, je vous en conjure ; laissez-moi, » cria-t-elle. Et elle voulut se dégager de force.

« Non, vous êtes malheureuse..., dis-je.

— Ah ! malheureuse, » soupira-t-elle avec une douleur qu'elle ne contenait plus ; et elle appuya son beau visage sur ma poitrine pour me cacher ses larmes.

Involontairement je la serrai dans mes bras, plein d'une douloureuse sympathie. Je murmurai quelques mots de consolation, l'engageant à se calmer.

« Ah ! oui, je suis malheureuse ! » s'écria-t-elle avec vivacité et en sanglotant. Je craignais de lui adresser quelque parole importune qui pût ajouter à la violence de ses sentiments. Je la laissai pleurer ; seulement je la ramenai à son siège, sentant qu'elle devenait plus faible et qu'elle était toute tremblante. Sa tête restait sur ma poitrine.

« Vous n'êtes pas bien ? demandai-je timidement.

— Je suis mieux, » répondit-elle. Au bout de quelque temps elle était plus tranquille. Elle leva la tête et vit mes yeux humides. « Pourquoi pleurez-vous, Almontade ? » balbutia-t-elle.

— Puis-je être le témoin insensible de votre douleur ? » répondis-je en m'asseyant auprès d'elle. Nous restâmes ainsi en silence, la main dans la main et les yeux dans les yeux, absorbés dans nos sentiments. Une larme coula sur ses joues. Je me penchai doucement vers elle et serrai la malheureuse contre mon cœur sans songer à ce que je faisais. Mes lèvres brûlantes cherchèrent les siennes, et je sentis que mon baiser m'était rendu. Nous restions embrassés et nos larmes se séchaient sur nos joues enflammées. Le feu de nos baisers disait trop que ce que nous nommions de l'amitié était depuis longtemps devenu de l'amour.

Nous nous séparâmes. Dix fois nous nous éloignâmes l'un de l'autre, et dix fois je me retrouvai dans ses bras sans penser à partir.

Ce fut en chancelant comme un homme ivre que je rentrai dans ma chambre. La vue de la harpe, de la couronne et de la fenêtre me fit tressaillir.

XVI.

Jamais je n'avais été dans une aussi profonde agitation que je le fus le lendemain matin. Partagé entre toutes les contradictions, je ne pouvais me comprendre moi-même. Madame Bertollon semblait m'aimer ; elle avait jusque-là lutté héroïquement contre une passion dont la noblesse de son âme était blessée. Et c'était moi qui, sans l'aimer, avais soufflé sur cette flamme qui devait la déshonorer et me déshonorer plus qu'elle encore.

C'est en vain que j'évoquai la sainteté de mes devoirs ; c'est en vain que je me représentai l'ingratitude



LES MODES PARISIENNES.

Robes de la M^{me} Delisle. Burnous-mantelet de M^{me} Leclère Collot. Chapeau et Coiffure de M^{me} Romain. Lingerie de M^{me} Sayan. Corsets de M^{me} Vigouroux. Gants de V. Laboullée.

Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal. 20, rue. Bergère.

honteuse dont j'allais payer la généreuse amitié de Bertollon; c'est en vain que je pensai à Clémentine et à mes engagements tacites. Tout ce que j'étais habitué à aimer et à respecter avait perdu son pouvoir et son influence. J'étais en proie aux mouvements les plus tumultueux. Mon imagination voyait toujours la charmante femme de Bertollon. Je sentais encore sur mes lèvres le feu de son baiser; et l'avertissement de ma conscience céda aux mensonges séducteurs des plus vains raisonnements.

« Malheureux, tu te repentiras; tu rougiras un jour de ta honte, et la glace de la dernière vieillesse n'éteindra pas le feu vengeur de tes remords! » C'est ainsi que je me parlais à moi-même pour me retenir. Cependant, tout entier encore aux souvenirs de la nuit précédente, et tout ému de sombres pressentiments, je me mis à ma table pour écrire à madame Bertollon, lui peindre le danger de nos relations et lui dire que, pour rester digne de son amitié, je voulais m'éloigner d'elle et quitter Montpellier.

Et, pendant que la raison me dictait cette lettre et m'ordonnait d'accomplir ce dur sacrifice, j'écrivais à madame Bertollon les serments d'amour les plus solennels; je lui disais depuis combien de temps je brûlais pour elle d'une passion secrète, et ne voulais d'autre bonheur que d'être aimé d'elle. Je la suppliais, je la conjurais d'avoir pitié de ce que je souffrais, et je lui déroulais le tableau le plus animé de nos félicités futures.

Je me relevai brusquement, relus la lettre et la déchirai; j'en écrivis une seconde, mais c'était la même que la première; je la lus et la déchirai encore. Il y avait comme une puissance inconnue qui me poussait malgré moi au crime, et que j'étais effrayé de sentir en moi. Je jurais presque tout haut de partir le jour même pour Nîmes, de ne revoir jamais les murs de Montpellier; mais je jurais en moi-même de ne jamais quitter l'aimable et malheureuse femme, et de m'attacher à elle quand ses baisers devraient me donner inévitablement la mort.

On eût dit qu'il y avait en moi deux âmes opposées ayant toutes deux une force égale, et m'étant toutes deux aussi propres l'une que l'autre. Cependant la réflexion s'obscurcissait, le sentiment du devoir était étouffé par le sentiment d'une inclination irrésistible. Je résolus de courir chez madame Bertollon. Peut-être qu'elle aussi s'adressait des reproches pour la faiblesse qu'elle avait laissé voir, peut-être qu'elle voulait me fuir et quitter Montpellier. Je voulais la retenir. Je voulais raisonner ses scrupules et lui prêcher la légitimité de notre amour.

Je me précipitai vers la porte. « Tu vas donc te perdre, criait de nouveau la voix en moi? tu vas perdre cette douce joie de la conscience que tu as conservée si longtemps? » Je tressaillis et je rentrai.

« Sois pur comme Dieu et demeure ainsi. Laisse

passer ce jour d'orage et tu es sauvé, » me dis-je encore à moi-même.

Ce sentiment religieux me releva. Cette pensée : « Sois pur comme Dieu, » dominait toujours le tumulte de mes sentiments, et ce fut elle qui m'empêcha d'aller chez madame Bertollon. Mais le combat n'était pas terminé. Ma passion parlait encore bien haut et tournait en ridicule mes scrupules.

En ce moment la porte de ma chambre s'ouvrit. M. Bertollon entra.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

PETIT COURRIER.

On lit dans le *Courrier de Paris* :

Les distractions du voyage, les pays, les villes nouvelles que traverse le cortège impérial n'ont pas encore effacé la triste impression causée par la mort du comte Szirmay. On raconte sur cet homme de bien mille particularités; je me bornerai à vous en répéter une seule, dans laquelle l'empereur François-Joseph a bien voulu jouer un rôle important.

La comtesse Szirmay avait une fille d'un premier lit; le comte, ne voulant pas que cette fille de la comtesse fût moins bien traitée du côté de la fortune que ses propres enfants, avait résolu de l'adopter et de profiter du passage de l'empereur pour lui présenter une requête. Il attendait, en conséquence, l'arrivée de François-Joseph à Miskolcz pour lui remettre sa supplique.

Les dernières volontés du comte Szirmay devaient s'accomplir en tout.... Sa requête, trouvée dans l'une des poches de son uniforme, quelques heures après sa fin tragique, fut mise sous les yeux de l'empereur, qui, après s'être assuré que rien de contraire aux lois du pays et aux intérêts des deux familles ne s'opposait à sa sanction, l'accorda avec le plus vif empressement.

François-Joseph fit plus encore.... « Je veux rem- » placer, a-t-il dit, le père adoptif que cette jeune fille » vient de perdre, je veux que sa position soit égale en » toutes choses à celle de sa sœur; je lui trouverai un » époux digne d'elle. »

Hélas! la pauvre jeune fille ne jouira pas de cet auguste patronage, à moins que la Providence dans ses mystérieux desseins ne lui rende la raison qu'elle lui a ravie du même coup qu'elle lui a enlevé son père d'adoption. Cette jeune fille est devenue folle en apprenant la mort du comte Szirmay.

Ce triste événement a répandu une teinte sombre sur la fin du voyage impérial, malgré les élans sincères et

les empresses des populations à fêter l'auguste voyageur.

La ville d'Erlau a dignement clôturé la série des fêtes qui partout ont célébré le passage de François-Joseph; elle s'est même distinguée par un grand mérite, celui de l'invention. Les organisateurs de ces fêtes n'ont pas voulu que les illuminations, les promenades aux flambeaux, les arcs de triomphe même de la ville d'Erlau ressemblassent aux arcs de triomphe, aux promenades aux flambeaux, aux illuminations des autres villes.

Erlau est renommée par l'excellence de ses vins.

Les organisateurs des fêtes ont élevé, au lieu d'arcs de triomphe, deux obélisques pyramidaux formés de la base au fronton par des tonneaux devant rappeler à l'empereur la principale industrie du pays.

Plus tard, ils ont exposé sous ses yeux trois groupes de jeunes filles choisies parmi les plus belles et les plus jolies, représentant, sous des formes plastiques, trois symboles du christianisme : la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. Je n'ai vu nulle part de plus ravissantes filles d'Eve que les sujets de ces tableaux vivants. Décidément, la réputation de beauté dont jouissent les femmes d'Erlau n'est point une réputation usurpée. Dans la soirée, les mêmes organisateurs ont eu le bon goût de remplacer pour la promenade aux flambeaux les hommes par les femmes.

Quinze cents femmes environ, couronnées de fleurs et portant des torches, ont fait le tour de la ville. Les cavaliers du banderium marchant à leur côté, le sabre à la main, leur servaient de gardes d'honneur. Rien de plus pittoresque que cette mise en scène. Le cortège, arrêté sous les fenêtres de la résidence impériale, a salué l'empereur de chaleureuses acclamations.

* * La Compagnie des chemins de l'Est a eu la pensée de faire construire un train spécial pour les voyages de l'empereur. Ce train spécial est une merveille que nous avons pu visiter ce matin, grâce à l'obligeance de M. Paul Guillot. Ce train se compose de huit voitures disposées dans l'ordre suivant, et communiquant toutes entre elles : un wagon bagage, deux voitures de première classe pour les personnes de la suite de l'empereur, un wagon salle à manger, un wagon terrasse pour la promenade et pour fumer, un wagon salon, un wagon chambre à coucher, un wagon de première classe pour les femmes de l'impératrice et un wagon bagage.

Les voitures ont été construites d'après les plans de M. Boutard, chef des ateliers du matériel roulant de la Compagnie de l'Est. La Compagnie avait mis à sa disposition un crédit illimité. Il ne s'agissait donc plus que d'avoir beaucoup de science et infiniment de goût. M. Boutard est l'ingénieur le plus habile, le plus essentiellement pratique, et en même temps le plus artiste que l'on puisse trouver. Aussi la Compagnie s'est-elle entièrement reposée sur lui, et elle a bien fait.

Le wagon salle à manger est un chef-d'œuvre de

goût et d'exécution. L'intérieur est entièrement en bois de chêne, sculpté avec beaucoup d'art. Le plafond, les panneaux, les lambris, tout est en chêne sculpté. Les panneaux sont surmontés d'écussons et de couronnes rehaussés d'un peu d'or. Les encadrements des baies sont d'un goût exquis. Le plancher est couvert d'un tapis de Smyrne magnifique. Les fauteuils et les chaises, en chêne sculpté, sont recouverts en cuir gaufré couleur naturelle, rouge et or. Les tables sont en chêne sculpté.

Le wagon terrasse est un simple plancher entouré d'une riche balustrade en fer d'un dessin magnifique. Le plafond est supporté par des colonnes torsées, en acier, surmontées d'aigles formant chapiteaux. Autour de la galerie règne une banquette en chêne sculpté, recouverte de cuir gaufré.

De magnifiques rideaux en tapisserie d'Aubusson à fond blanc, sur lequel se détachent de grands bouquets de fleurs naturelles, doublés à l'extérieur d'une riche étoffe rouge, ornent le wagon terrasse et peuvent se fermer complètement lorsqu'on le désire.

Le wagon salon est une merveille de richesse et de goût : le plafond est blanc, vert-d'eau et or; les parois sont entièrement tendues en tapisserie d'Aubusson à fond blanc et à grands bouquets de fleurs d'un fini, d'un éclat et d'une beauté extraordinaires. Ces bouquets sont merveilleusement entendus comme décoration; l'artiste n'a pas cherché outre mesure à copier la nature; il s'est surtout préoccupé de la valeur décorative que doit toujours avoir la tenture d'un appartement.

Deux grands canapés en bois sculpté et doré, recouverts de la même tapisserie d'Aubusson, occupent les deux côtés du salon. Au fond, dans le panneau de largeur, un canapé à deux places seulement, à dossier plus élevé et plus orné, est destiné à l'empereur et à l'impératrice. Le tapis est d'un dessin analogue à celui des tentures. L'ornementation de cette pièce est soignée dans ses moindres détails; les patères de bronze doré, les encadrements des fenêtres en bronze doré, les passementeries, les rideaux, tout est d'un goût exquis et tout concourt à l'harmonie de l'ensemble.

Le wagon dans lequel est le salon est d'une grande longueur et divisé en trois compartiments; dans l'un d'eux est un cabinet avec un lit de repos pour l'impératrice.

Ce cabinet et le lit de repos sont couverts en étoffe de soie verte, matelassée et capitonnée, du meilleur effet.

De là on passe dans le wagon chambre à coucher. Ce wagon contient deux chambres à coucher à deux lits chacune; la chambre à coucher de l'empereur et de l'impératrice est en soie bleue capitonnée, l'autre est en soie violette. Trois cabinets de toilette tendus en soie à dessins dans le genre Pompadour, et d'autres cabinets encore, complètent ce wagon.

Les wagons de première classe ressemblent aux autres, avec cette différence, que les compartiments com-

muniquent entre eux et avec les voitures de l'empereur. Ces wagons communiquent tous ensemble au moyen de portes ouvertes dans la largeur et de passerelles jetées de l'un à l'autre.

A l'extérieur, ces voitures sont magnifiques; elles sont peintes en vert et or. Le wagon salon surtout est plus riche que les autres. Les panneaux des portières contiennent les armes de l'empereur. Les petits panneaux sous les glaces contiennent un médaillon avec l'abeille d'or et une arabesque d'or et de feuillage. Aux angles, des ornements en bronze doré.

Les poignées, les bras de bronze qui portent les lanternes, les filets de bronze doré, tout concourt à faire un ensemble des plus riches et des plus élégants. On monte dans le train par le wagon terrasse, auquel est attaché un escalier à demeure, ou par le wagon salon, auquel est attaché un escalier à tiroir.

Les glaces de ces voitures, à biseau, sont d'une pureté remarquable. C'est M. Jeanselme qui a exécuté tout ce qui concerne l'ébénisterie. M. Chocquel a fait tout ce qui concerne la tapisserie; les peintures sont de M. Béchard, les bronzes de M. Mairel, les passementeries de M. Cussel, les fers fondus de M. Muel, à l'usine de Tusay. Les porcelaines sont de Sèvres, les cristaux de Baccarat.

En visitant ce train splendide, nous pensions que, à part le luxe, on devrait organiser pour les voyageurs riches des trains analogues, qui seraient fort recherchés pour les longs voyages. Ce serait charmant d'être ainsi transporté d'un bout du monde à l'autre sans sortir de chez soi, en passant paisiblement de sa chambre à coucher à son salon, à sa salle à manger, à son cabinet de toilette et ailleurs. La chambre à coucher seule serait réservée. La salle à manger et le salon seraient communs. On a dit déjà que les chemins de fer suppriment la distance; on supprimerait alors la fatigue, qui malheureusement existe toujours en chemin de fer.

* * On écrit de Bagnères-de-Luchon, le 4 septembre, au *Journal de Toulouse* :

« Depuis que l'on fait l'ascension de la Maladetta, on n'avait pas vu de caravane aussi nombreuse que celle qui est partie le 31 août de Luchon pour aller, le lendemain 1^{er} septembre, gravir le pic de Netou.

» Sur trente-cinq touristes qui ont passé la nuit du 31 août au 1^{er} septembre sous le rocher de la Rencluse, vingt-neuf seulement devaient gravir le pic le plus élevé de toute la chaîne. Dans le nombre de ces amateurs se trouvaient deux dames qui ont montré le plus grand courage et qui ont marché comme nous sept heures dans la neige, sans pouvoir mettre le pied sur une roche, si ce n'est en arrivant au sommet. A cause de la présence des dames, l'ascension ne s'est accomplie que dans cinq heures et la descente dans deux heures. Quant j'ai fait autrefois l'ascension, il m'a suffi de trois heures et demie à quatre heures.

» Les dames n'ont pas éprouvé la moindre émotion.

Un jeune homme a été indisposé par la pensée qu'il était fils unique, et que si sa mère apprenait qu'il lui était arrivé quelque accident, elle en mourrait de chagrin. Cette idée a causé au jeune voyageur quelques faiblesses durant le cours de l'ascension, et, parvenu au sommet du Netou, en se voyant suspendu dans l'espace à une hauteur de 3,404 mètres, il a éprouvé une attaque de nerfs. Les dames, aussitôt arrivées, se sont mises à déjeuner, pendant que le docteur Lambron et moi nous faisons des expériences. L'eau entre en ébullition à 89 degrés 75. Le baromètre marquait 541° 50. Le thermomètre de l'instrument marquait 42 degrés; celui à air libre 4 degrés à notre arrivée, 7 et 10 degrés pendant notre séjour en cet endroit, et 4 degrés au moment de notre départ.

» Ces variations sont occasionnées par les nuages qui s'interposaient entre le soleil et nous, et par le vent frais qui soufflait de temps en temps. Le baromètre marquait à Luchon, pendant que nous étions au sommet du Netou, 714° 50; le thermomètre à air libre, 18 degrés; celui de l'instrument, 22 degrés.

» Pendant toute la durée de notre ascension sur les glaces, le pic de Netou est resté caché à nos yeux par les brouillards; mais, à notre arrivée sur le sommet, les vapeurs se sont dispersées, et nous avons pu admirer la magnifique vue de la plaine du côté de Toulouse et de l'Espagne.

» Je dois une mention particulière à notre déjeuner. Figurez-vous trente-cinq personnes assises autour d'un grand et large foyer devant lequel 4 gigues, 4 pièces de veau et 4 volailles tournaient suspendues par une corde qu'on avait soin de tordre afin de lui imprimer le mouvement de rotation nécessaire à la cuisson des aliments. Voilà notre broche de la montagne. C'était vraiment un tableau à peindre; malheureusement aucun de nous n'a eu le temps d'en faire le croquis.

» La présence des dames à de telles courses est très-rare; on ne citait jusqu'ici que madame Tavernié qui avait eu le courage de visiter ces parages dangereux. A l'ascension d'aujourd'hui se trouvaient mademoiselle Alice Prévost, accompagnée de M. Alfred Prévost, son père, de Paris; madame Sazerac avec son mari. Les autres touristes étaient M. Louis Dufour de Neuville, M. le professeur Leymerie, M. Deviers, M. le docteur Lambron, etc.

» L'ascension s'accomplit en un jour et demi. Partis le 31 août à onze heures du matin, nous étions rentrés à Luchon le 1^{er} septembre à sept heures du soir. Personne n'a éprouvé la moindre fatigue. »

* * M. Hume, qui était à Bade depuis près de deux mois, est en ce moment à Biarritz. Il a passé, avant de repartir, quelques jours à Paris. Hume est en ce moment en possession de toute sa puissance. Il y a quelques jours, nous avons passé la soirée avec lui chez un écrivain dont le nom est illustre. Hume, assis dans un coin, ne s'occupait de personne et l'on ne s'oc-

cupait point de lui. On n'avait pas voulu le fatiguer en lui demandant des expériences. Néanmoins des manifestations singulières se faisaient; on entendait des craquements dans les boiseries, et des appels précipités dans le parquet et dans les meubles. Le refroidissement de l'atmosphère était si sensible, qu'une dame a été obligée de jeter sa pelisse sur ses épaules, sans pouvoir se réchauffer.

Hume paraissait endormi dans l'angle d'un divan. En réalité, il était tombé dans un état d'extase singulier, état qui, sans être une maladie comme les affections convulsives, me paraît devoir y prédisposer singulièrement. Chez Hume, cette extase produit une exaltation morale portée au plus haut degré. C'est alors qu'il a le plus de puissance. Mais on conçoit, en le voyant, la fatigue qu'il doit éprouver, fatigue de laquelle résultent les intermittences que l'on a plusieurs fois signalées.

Interrogé avec une vive curiosité, Hume a d'abord refusé de répondre. Puis, pressé, il a répondu qu'il avait en lui un esprit qui venait pour une personne absente. On a voulu en savoir davantage; il a répondu qu'il s'agissait de secrets qui n'étaient pas les siens. Interrogé de nouveau sur la nature de l'esprit qui l'agitait et sur la manière dont cet esprit descendait en lui, il a répondu :

— Quelle sotte demande ! Puis-je vous dire comment je le sais ? Je le sais parce que je le sens et qu'une voix m'en avertit.

Hume a voulu partir après ces paroles. Il a quitté le salon avec le comte B..., qui l'accompagnait. La porte du salon, restée ouverte derrière lui, s'est tout à coup refermée sur ses pas avec une violence telle que les meubles en ont été agités et qu'une porcelaine placée sur une console est tombée et s'est brisée. Il ne faisait cependant pas de vent et aucun courant d'air n'avait pu pousser la porte.

A peine Hume était-il parti que la température s'est élevée de cinq degrés dans le salon. On a pu le constater à un thermomètre placé dans l'embrasure d'une croisée.

*** Le docteur Vogel, envoyé dans le Soudan par le Foreign-office après la mort de James Richardson, le chef de la grande expédition scientifique dont faisaient partie Barth et Overweg, avait exploré une partie du Soudan au sud du royaume de Bournou. Il s'était ensuite enfoncé dans les contrées inexplorées situées à l'orient du lac Tchad, et il comptait revenir en Europe par la mer des Indes. Il avait parcouru sans accident le Baghermi, dont Barth n'avait pu voir que la lisière occidentale, et s'était ensuite engagé dans le Waday ou Ouady. On savait qu'il était arrivé à Wara, capitale du royaume, mais on n'avait pas reçu de ses nouvelles depuis dix-huit mois. Son sort inspirait en conséquence des inquiétudes d'autant plus vives qu'on avait appris le mécontentement du sultan de Waday contre les con-

suls anglais de Tripoli et de Mourzouk, à la suite de mesures prises par ces derniers au sujet d'affaires commerciales intéressant les caravanes. Le bruit de la mort de Vogel avait même été apporté par des marchands de l'intérieur. Mais on avait espéré jusqu'à présent que la nouvelle était controuvée. Les journaux anglais du 22 août ne permettent plus de douter du malheur qu'on redoutait. La mort de Vogel a été officiellement annoncée en Angleterre. Il a eu la tête tranchée par ordre du sultan du Waday. Le caporal Maguire, qui avait accompagné Vogel, n'a pas été plus heureux. Il a été tué par une horde de Touariks à six journées environ au nord de Kouka; Maguire, du moins, a vendu chèrement sa vie, et n'a succombé qu'après avoir fait mordre la poussière à plusieurs ennemis. Il avait prévu le triste dénouement de son voyage, et avait pu, avant l'attaque dont il a été victime, adresser quelques lignes au consul anglais de Mourzouk. Ainsi, des cinq Européens qui faisaient partie de l'expédition de l'Afrique centrale, quatre y ont trouvé la mort.

*** On vient de livrer aux regards du public à Angers les peintures murales de la chapelle du Homel, hospice général. L'idée de ce travail est due à un peintre de la ville, M. Bodinier, qui n'a pas voulu le faire lui-même, mais qui s'est chargé des frais, laissant l'exécution à trois jeunes artistes angevins, MM. Lenepveu, Dauban et Appert. L'émulation a créé une œuvre très-remarquable d'ensemble et de détails.

M. Lenepveu, chargé de la partie principale qui s'étend derrière l'autel, y a tracé une grande scène religieuse, dont l'effet est très-puissant. M. Dauban, conservateur du musée d'Angers, s'est emparé des quatre suspensifs, où il a peint les sujets suivants : saint Vincent de Paul recueillant les enfants trouvés, saint Camille de Lellis secourant les pestiférés, saint Jean de Dieu rachetant les captifs, saint Pierre Nolasque au milieu des blessés. Enfin M. Appert a rendu avec grâce sur les panneaux, près de la porte d'entrée, deux touchants épisodes de l'histoire de la charité contemporaine.

*** Dans l'un de nos départements de l'Est, on ne s'occupe en ce moment ni des Indes, ni du Crédit mobilier, ni du camp de Châlons, mais de la saynète suivante :

Il y a quelque temps, M. X..., fonctionnaire public à L..., atteint du délit de soixante-dix ans, était condamné à la retraite et allait vivre à L..., village des environs.

Il avait quitté L... laissant la réputation d'un homme très-spirituel, mais encore plus avare. L'avarice est, dit-on, la dernière et la plus absolue de nos passions. J'en suis fâché pour la Rochefoucauld, mais cette maxime a quelquefois tort, et M. X... va le démontrer.

Riche de quinze mille livres de rente (quel avare n'a pas quinze mille livres de rente ?), se livrant à des expériences agricoles qui n'avaient rien de bien dange-

reux pour sa bourse, M. X... était le point de mire d'une douzaine d'héritiers collatéraux.

Or, par un beau jour du mois dernier, ces messieurs apprirent que leur parent avait disposé de ses biens, ne se réservant que 800 livres de rente viagère; ils étaient convoqués chez un notaire pour entendre la lecture de l'acte. En voici les principaux articles :

M. X... donne trente mille francs à l'hôpital de L... pour fondation de quatre lits d'incurables, où ne pourront être admis que les malades usés par les travaux de l'agriculture, et passant la soixantaine.

Item, soixante mille francs pour assoler les terrains vagues situés sur le territoire de L..., à la condition toutefois que les terres seront labourées à la bêche, d'après le procédé Duhamel, de 1750, et non avec la charrue à vapeur, qui n'est autre chose qu'une innovation subversive. Quatre ménages choisis par la Société d'émulation du département, après avoir produit d'excellents certificats, jouiront de ces terrains et les feront rapporter, sans payer d'autre redevance que celle exigée par le percepteur.

Item, trente-six mille francs qui seront partagés entre six villageoises de P..., au-dessus de trente ans, et qui pourront justifier qu'elles ont servi pendant dix ans le meilleur lait aux fonctionnaires de L...

Item, la rente de trente mille francs, pour fournir chaque année une médaille d'or du poids de quinze cents francs à l'auteur couronné du meilleur éloge de Triptolème.

Item, trente autres mille francs pour doter la bibliothèque de L... de tous les ouvrages d'agriculture qui ont paru depuis Olivier de Serres jusqu'à M. de Gasparin.

M. X..., qui n'est pas moins passionné pour les arts que pour l'agriculture, donne au musée de L... trois beaux médailliers comprenant les monnaies de l'empire romain, du Bas-Empire et les monnaies baronales, sa galerie de tableaux, qui est très-estimée, et un portrait lithographié de Mathieu de Dombasles. Il fonde, en outre, au profit du conservateur actuel, une rente de 2,000 fr., à la condition que ce dernier prendra son logement dans le bâtiment du musée, et ne laissera, sous aucun prétexte, les paysannes toucher du doigt le portrait de Mathieu de Dombasles.

Les collatéraux sont furieux; le public rit et approuve.

*** La statue de Henri IV vient d'être entourée d'une ceinture de palissades. On va réparer les marches de marbre du soubassement et abaisser de quelques centimètres le sol du terre-plein. Cette statue, fondue le 3 octobre 1817 dans les ateliers du statuaire Lemot, est la seconde de ce monarque qui ait été placée à la pointe occidentale de la Cité. La première datait de 1614, et était l'œuvre de Jean de Douai, dit de Bologne, élève de Michel-Ange.

En 1792, toutes les statues des rois de France exis-

tant à Paris furent renversées, et celle de Henri IV ne fut pas non plus épargnée. Elle fut fondue et convertie en numéraire à la Monnaie de Paris.

En 1814, la statue du chef de la maison de Bourbon fut rétablie provisoirement en plâtre, puis coulée en bronze, comme nous l'avons dit plus haut; Louis XVIII posa au mois d'octobre 1817 la première pierre du piédestal, dans lequel on plaça un magnifique exemplaire de la *Henriade*. Elle fut inaugurée en grande pompe. Une partie de la population parisienne s'attela au char qui la transporta des ateliers du Roule au pont Neuf. La dépense occasionnée par la fonte et l'érection de cette statue s'est élevée à la somme de 537,860 fr.

*** On vient de restaurer et de remettre à neuf, rue d'Argenteuil, la maison qui porte le n° 8. Ce fut dans cette maison que mourut Corneille le 1^{er} octobre 1684.

*** Le roi de Wurtemberg vient de quitter Paris pour retourner dans ses États.

*** M. Auguste Comte, auteur du *Cours de philosophie positive* et d'une quantité d'autres ouvrages philosophiques, vient de mourir à Paris.

*** Madame la duchesse d'Orléans passera tout l'hiver à Londres avec la reine Marie-Amélie. M. le prince de Joinville doit passer l'hiver en Italie.

*** M. Riesener vient d'achever à l'église Saint-Eustache la décoration de la chapelle des Sept-Douleurs.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON : *Louise Miller*, drame en cinq actes et en vers, traduit de Schiller par M. Raoul Bravard. — THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL : *Je ne mange pas de ce pain-là*, vaudeville en un acte, par MM. Beauvalet et Nouvière. — *Détournement de majeure*, vaudeville en un acte, par MM. Siraudin et Victor Bernard.

Louise Miller est le nom de l'héroïne du drame de Schiller intitulé *Intrigue et amour*. La traduction de cette œuvre du poète allemand, qui a déjà tenté plusieurs auteurs français, il y a environ vingt-cinq ans obtenait un grand succès sous les traits de Louise Miller dans une imitation d'*Intrigue et amour*, qui avait pour titre la *Fille du musicien*; il y a une dizaine d'années M. Alexandre Dumas nous a donné une traduction assez fidèle de l'œuvre de Schiller, à laquelle il avait laissé son titre primitif, et où madame Lacressonnière se fit fort applaudir; enfin, plus récemment, M. Émilien Pacini l'a arrangée en livret d'opéra pour M. Verdi.

Ce qui distingue la dernière tentative de M. Raoul Bravard, c'est qu'elle est en vers, ce qui n'a jamais rien gâté et a souvent augmenté beaucoup la valeur d'une œuvre dramatique.

Le sujet de Louise Miller a le plus puissant des éléments d'intérêt : la passion ; elle vit et circule dans la pièce, on la sent présente presque à chaque scène, et le spectateur, sous le charme de l'émotion, — le premier des charmes au théâtre, — perd son sens critique ou plutôt oublie de l'exercer en remarquant les vulgarités et les brutalités dont la pièce abonde. Le grand défaut d'*Intrigue et amour*, c'est d'avoir pour personnages des individus exceptionnels, au lieu de représenter des types ; Ferdinand seul peut-être est un amoureux réel, et tel qu'une grande passion dans une nature profonde peut en produire dans tous les temps et chez tous les peuples civilisés. Louise n'est pas une jeune fille, c'est une fille à laquelle l'amour a fait perdre la tête. Le président n'est pas un père, c'est un infâme chez lequel une basse ambition est devenue le mobile de crimes véritables. Lady Milfort est une courtisane amoureuse et convertie, ce qui est plus rare. Le père et la mère Miller sont des personnages chez lesquels la faiblesse va jusqu'à la culpabilité. Ces restrictions posées à la valeur de ce drame, il reste attachant et vif jusque dans ses scènes les plus révoltantes, telles que celles où Ferdinand menace son père de le dénoncer comme assassin, s'il ne renonce pas à ses projets de vengeance contre sa maîtresse. Raconter la pièce serait sans doute faire un double emploi dans la mémoire de tout le monde, il nous suffit donc de constater que la traduction de M. Raoul Bravard a été très-bien accueillie, et remarquablement interprétée par mademoiselle Jane Essler, *Louise Miller*, à laquelle il ne manque qu'un peu de douceur et de sensibilité pour être charmante ; mademoiselle Périga, *lady Milfort*, pleine de grâce et d'élégance ; M. Tisserant, qui a étudié profondément et rendu avec beaucoup de nuances le personnage difficile du père Miller ; le rôle de Ferdinand était un peu lourd pour M. Armand, qui en sortant du Gymnase se trouve un peu dépaycé sur ce grand théâtre de l'Odéon, et dans les grandes tirades d'un drame à passions ; néanmoins il y a montré des qualités réelles : il dit juste et a une véritable distinction d'attitudes ; MM. Kime, Thiron et Amy ont interprété les rôles de l'intrigant Wurm, du grand maréchal, de Kalb et de l'odieux président, avec beaucoup de convenance, et ont concouru à compléter un ensemble très-remarquable.

Le Palais-Royal a fait représenter deux petits vaudevilles assez gais, qui ont plu à ses habitués : *Je ne mange pas de ce pain-là*, par MM. Beauvalet et Nouvière, et *Un détournement de majeure*, par MM. Siraudin et Victor Bernard.

Dans la première de ces pièces nous assistons aux anxiétés intermittentes du jeune Vivarais, qui, venu à Paris pour voir M. Montpinçon, en reçoit un accueil ul-

tra-aimable, et la proposition d'un emploi de 42,000 fr., qui fait naître en lui des soupçons ; ses soupçons augmentent lorsque le trop empressé Montpinçon lui offre tout à coup sa fille et une dot de cent mille francs ; ils atteignent à leur comble lorsque le jeune Vivarais surprend une conversation dans laquelle un charmant jeune homme dit mystérieusement à mademoiselle Montpinçon : « Oh ! chère Denise, ce mariage est nécessaire, songe qu'il faut donner un nom à notre enfant. »

Vivarais, plein d'horreur, se dispose à fuir cette famille fallacieuse, se figurant l'avoir échappé belle, lorsque tout s'explique : le charmant jeune homme est le frère de mademoiselle Denise, le mariage dont il parlait est le sien avec une jeune fille qui s'est montrée trop confiante et a besoin d'une réhabilitation ; quant à M. Montpinçon, s'il veut à toute force faire de Vivarais son gendre, c'est qu'il a contracté une dette de reconnaissance envers le frère aîné de celui-ci, qui l'a repêché un jour qu'il se noyait. Vivarais est le plus heureux des hommes à toutes ces révélations, car il est amoureux fou de mademoiselle Denise, qu'il a aperçue un jour en costume de bain... de mer, et qui l'a ainsi séduit ; ce qui nous fait comprendre que mademoiselle Denise est plus que jolie, puisqu'elle a pu le paraître dans l'affreuse blouse noire et sous le disgracieux bonnet de taffetas gommé dont se revêtent les naïades ; voilà un mari à l'abri de tout désenchantement.

Détournement de majeure est une bouffonnerie très-gaie, qui a pour but de nous montrer M. Luguët emportant dans ses bras mademoiselle Thierret, et ensuite mademoiselle Thierret transportant avec aisance le même M. Luguët ; on ne peut pas dire des acteurs qu'ils ne sont pas forts ! Peut-être le dirait-on des auteurs, si la critique, comme tous les juges, n'était désarmée quand elle a ri.

MAXIME TERMONT.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 francs ; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal amusant* ont droit à la recevoir franco en France, moyennant 44 francs adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.